

Mr de St Simon à Mr Dubois

Mon département, Monsieur, est beaucoup moins avancé que le votre dans la culture, elle n'y est cependant pas tout à fait négligée, il y a même dans ce moment plusieurs personnes riches et instruites qui travaillent sérieusement à son amélioration, je me suis trouvé l'autre jour dans une réunion de ce genre, on y agitait la question de savoir s'il vallait [valait] mieux planter les terres à grain ou les laisser découvertes ; les planter seulement sur le bord des routes ou y établir des arbres disposés en quinconces ; les planter en arbres fruitiers ou en bois propres à la charpente, au charronnage ou à la menuiserie ; beaucoup de raisons ont été données de part et d'autres.

On a successivement examiné la culture de

la Touraine dans laquelle on trouve des  
chênes, des ormes, des frênes et autres  
grands arbres au milieu des champs de  
bléd[blé] ; celle de la Normandie où les plaines  
à grains sont quinquonsées [quinconcéés] en pommiers,  
celle de Flandre où les voutes sont  
exactement bordées d'arbres ~~quelconques~~ ;  
celle du Santerre et de la Beauce où le  
pays est entièrement nud [nu]. On a parlé de la  
végétation de l'orme, de l'inconvénient qu'il avait  
de projeter au loing [loin] ses racines et de troubler les  
labours par ses projections rampantes à la superficie,  
[de] l'avantage qu'il offrait au cultivateur de supporter  
l'élagage sans éprouver d'altération dans la végétation de  
son tronc. On a passé successivement en revue  
tous les arbres connus sous les différents rapports  
de leurs avantages et de leurs inconvénients à  
l'égard de leur plantation dans les champs à  
grains. On a examiné la question dans le cas où  
le propriétaire cultive, dans celui où la terre étant  
afferme il y a deux intérêts distincts à considérer :  
celui du propriétaire et celui du fermier.

Sur le chêne un des sociétaires a parlé d'une manière fort intéressante, il nous a d'abord rappelé que cet arbre avait été le père nourricier de nos ayeux[aïeux], qu'il leur avait fourni le premier médicament dont ils ayent[aient] fait usage ; qu'il avait garanti leurs assemblés religieuses de la pluie et du soleil. Dans un épisode hardi il a foudroyé la secte des philosophes qui considèrent la religion comme une superfétation au système politique, comme une institution inutile, chacun, nous a-t-il dit, fixe dans l'habitude de sa vie son attention sur ses intérêts particuliers. Les réunions religieuses sont nécessaires pour rappeler les hommes à la considération de leur intérêts communs pour leur faire voir que chaque action particulière doit être dirigée vers le bien général ; que du bien général résulte le bien des individus.

Il nous a dit ensuite celui qui plante un chêne dans son champ se conduit en bon père de famille, il est le bienfaiteur du pays. Il assure un abri aux moissonneurs, il donne au berger de moyen de laisser hâter son troupeau pendant la grande chaleur du jour, il prépare

la dotte[dot] de ses petits enfants : il leur lègue  
les moyens de reconstruire l'habitation de  
leurs ancêtres.

Le frêne a trouvé plusieurs déffenseurs[défenseurs] ;  
ils ont fait l'éloge de sa taille svelte, de  
son port gracieux, de son élégante chevelure,  
ils ont fait valoir ce grand avantage, qu'il  
nuit le moins possible aux grains qui  
l'entourent, la partie inférieure de son tronc  
se dégarnissant toujours et sa végétation ne  
se ramifiant qu'à sa cîme[cime], ce qui laisse  
jouir les plantes qui l'entourent d'un  
libre courant [courant] d'air, disposition qui offre aussi l'avantage de ne priver que  
pendant de très courts moments de l'action  
du soleil, celles sur lesquelles se promène  
son ombre légère. Ses défenseurs ont aussi  
fait observer qu'il était bon à couper à  
60 ans tandis qu'il fallait attendre le  
chêne plus de cent ans.

Mais c'est le pommier qui a trouvé  
le plus grand nombre de partisans. Les

terres à grains plantées en pommiers donnent (ont-ils dit) une double récolte, ce qui est fort avantageux au cultivateur et largement utile à tout le pays. Dans les départements purement granicoles, ou uniquement vignobles, quand la récolte manque comme elle est unique tout manque. La classe la plus nombreuse, celle qui n'ayant point de propriétés se trouve réduite à vivre au jour le jour, tombe dans la plus affreuse misère. La Normandie grâce à ses pommiers ne se trouve presque jamais dans cette malheureuse situation. Car les années où le temps est à la fois contraire aux bleds [blés] et aux pommes sont extrêmement rares. Nous convenons (ont-ils ajouté) que la récolte supérieure s'achète [s'achète] aux dépens d'une partie de la récolte inférieure, mais tout compensé nous sommes d'avis de quinquonser [quionconcer] en pommiers tous les champs dans lesquels on cultive du grain.

Le pommier avait de nombreux partisans mais il se trouvait aussi dans l'assemblée quelques opposants, un d'eux fit une sortie très vive. Cet arbre (dit-il) dépare les champs, son aspect est hideux, son air penché, sa tournure écrasée,

le constituant le plus ignoble de tous les  
végétaux, sa coeuvre [coiffure] large et pesante est  
tout à fait disproportionnée avec son corps,  
avec son tronc; le pommier est  
la véritable caricature du champignon,  
c'est pour les épis sur lesquels il étend  
ses branches un [en] éteignoir un étouffoir, sous  
son ombrage la terre devient galeuse elle ne  
porte qu'une très petite quantité d'épis bien  
maigres et dont le grain mêlé [mêlé] avec celui  
récolté dans la partie découverte du champ  
détériore la qualité de la farine et appauvrit le  
pain. Chez nous les dons de Cérès sont dorés  
en Normandie ils sont décolorés.

L'assemblée était composée de douze personnes  
quand on a été aux voix il s'en est trouvé  
neuf pour planter les chemins en pommiers  
trois pour quinquonser [quionconcer ] les pièces de terre  
en plantation d'arbres de cette espèce et  
trois autres pour ne rien changer à l'usage  
de nos ancêtres c'est-à-dire pour laisser le  
pays entièrement nud [nu]. Chacune de ces trois  
opinions a été motivée.

Les partisans de la plantation en plein champ ont dit : les pays à grain dans lesquels les champs sont plantés en pommiers sont les plus riches, ainsi pour enrichir notre pays, ce que nous avons de mieux à faire c'est de planter nos champs.

Les partisans de plantations seulement sur le bord des chemins ont ensuite motivé leur opinion de la manière suivante.

In medio stat virtus, in medio quoque stat Veritas\*. L'opinion de laisser nos champs entièrement nus [nus] est une opinion extrême, qui a pour opinion antagoniste celle de quinquonser [quionconcer] en arbres la totalité du pays. Planter seulement les bords des chemins est l'opinion moyenne, elle doit être la plus juste. Ceux qui s'opposent à la plantation d'arbres dans nos champs fondent leur opposition sur ce que leurs racines et l'ombre que donne leur feuillage sont plus nuisibles à la récolte de grains que leur produit n'est utile au cultivateur mais ils ne disent pas que leur produit soit nul, ils ne disent même pas que leur produit ne surpasse pas la moitié de la perte qu'ils occasionnent, ainsi ils doivent convenir que la plantation des arbres sur le bord des routes est avantageuse car ces arbres projettent la moitié de leurs racines sous un terrain qui n'est pas cultivé et dont par conséquent ils peuvent épuiser les soles sans nuire aux cultivateurs car pendant la moitié du jour, ils projettent leur ombre sur une terre qui n'est pas ensemencée et de laquelle on tire aucun produit.

La troisième opinion est celle qui a été soutenue avec le plus de chaleur et qui a été le plus vigoureusement motivée (je prétens pas dire pour cela qu'elle ait été la meilleure) c'est un vieux latiniste qui a pris

la parole, il a débuté de cette manière.

Cicéron a dit dans son ouvrage sur la nature de dieux, livre trois chapitre premier

Ego vero eas defendam semper (caerimonias religiones), semperque defendi nec me ex ea opinione, quam a majoribus accepi de Cultu Deorum immortalium, ullius unquam oratio aut docti aut indocti movebit. Sed cum de religione agitur, T. Coruncanium, P. Scipionem P. Scaevolam, pontifices maximos, non Zenonem, non Cleanthem non Chrysippum sequor, habeoque C. Laelium augurem eundemque sapientem, quem potius audiam de religione dicentem in illa oratione nobili, quamquam principem stoicorum.

Cumque omnis populi Romani religio in sacra et in auspicia divisa sit, si quid praedictionis causa ex portentis et monstris, Sibyllae interpretes, aruspicesve monuerant; harum ego religionum nullam unquam contemnendam putavi; mihi que ita persuasi, Romulum auspiciis, Numam sacris constitutis fundamenta jecisse, nostrae sacris civitatis, quae nunquam profecto sine summa placatione deorum immortalium tanta esse potuisset.



La république romaine subsisterait encore si tous les Romains avaient pensé de même que Cicéron. Les innovations sont très dangereuses.

Après cette pompeuse introduction il est entré en matière. Messieurs, (nous a-t-il dit) je m'oppose de tout mon pouvoir à l'innovation qu'on vous propose, je ne pense pas qu'il soit bien vu de planter des pommiers dans nos champs, je ne suis pas même d'avis d'en border nos chemins. La raison sur laquelle se sont fondés ceux qui ont émis cette dernière opinion ( ou disant que le *mezzo termine* était toujours le meilleur parti à prendre ) est plus spécieuse que solide. Sûrement, bien sûrement, l'ombre du pommier quand elle porte sur le chemin n'empêche pas le bléd [blé] de pousser, mais elle met obstacle à l'évaporation de l'eau ; elle empêche les routes de se sécher : elle rend par conséquent les communications difficiles. Une considération très importante dont il n'a été fait aucune mention pendant le cours de la discussion est celle du moineau ; de ce protégé de l'aimable Catulle, de ce bédoin[bédouin] qui continuellement pille le laboureur, de cet animal en amour dix mille fois plus fort qu'Hercule et qui proportion gardée de sa taille mange mille fois plus de bléd [blé] que le plus intrépide limosin mis à discrétion chez un boulanger. Le moineau s'éloigne peu des haies, des arbres, des végétaux sur lesquels il peut se percher, ce dîneur impitoyable pour les champs voisins des plantations ne fait aucun tort à ceux qui en sont éloignés ; chaque arbre qu'on plante en plein champ ou sur le bord des routes est une maison de campagne qu'on lui élève, il va y passer la belle saison et il fait supporter au moment de la récolte une énorme contribution aux terrains qui avoisinent son habitation.

Autre observation important. J'admets pour un moment que la plantation d'un certain nombre de pommiers sur nos champs augmente nos produits. Quel est le nouveau produit que nous obtiendrons et qui remplacera (dans cette supposition) le bléd [blé] que nous aurons de moins avec avantage. Ce sera du cidre une liqueur fermentée. Nos paysans sont habitués à boire de l'eau, je crains que le changement de boisson n'entraîne le changement de mœurs et que le fréquent usage de liqueurs fermentées n'amène à sa suite le facheux [fâcheux] usage du Pantagruellion [Pantagruélion] plante dit Rabelais qu'on emploie [emploie] pour fermer le canal par où descendent les bons morceaux et montent les bons mots. N'oublions pas enfin que nous avons naturellement la tête chaude.

Messieurs, pendant tout le cours de la discussion, la question n'a été qu'ébauchée, elle n'a été qu'effleurée, personne ne l'approfondie, personne ne s'est placé au point de vue le plus capital, au point de vue général pour en considérer l'ensemble et les relations avec les grands principes de physique et de la morale. Avant de tenter des efforts (d'un succès toujours incertain) pour améliorer notre position, rendons nous

compte de notre situation, comparons la avec celle des autres départements. Vous verrez que vous ne le cédez en richesse à aucuns d'eux. Peronne la Pucelle qui est placée dans la partie la moins boisée du département est peut être (proportion gardée de sa population la ville de la nouvelle et de l'ancienne France dans laquelle il y a le plus d'argent.

Si je commence l'examen de notre situation par la partie pécuniaire, c'est pour me conformer à l'usage, usage que je n'aime point ; usage contraire à celui de nos bons ayeux [aïeux] qui mettaient toujours la gloire, l'honneur, la considération en tête. Cet usage nous vient des anglais, peuple qui nous a fait de bien bons et de bien mauvais cadeaux ; peuple dont nous avons imité les vices avec beaucoup plus d'exactitude que les vertus ; peuple chez lequel l'argent est prisé beaucoup audessus [au-dessus] de sa valeur. L'expression "combien vaut telle personne", pour demander combien possède-telle de fortune, expression qu'ils employent [emploient] souvent est vraiment immorale et ignoble, elle manque absolument de justesse

Chez nous depuis quelques années le mot bonheur a été ravalé au point d'être employé comme synonyme [synonyme] de fortune. Vous entendez fréquemment demander telle personne est-elle heureuse pour s'informer si elle est riche. L'idée est absolument fausse la fortune au delà des premiers besoins n'est pas la base du bonheur, c'est alors une considération méritée c'est-à-dire une considération marchant de front avec l'estime de soi même qui en devient la condition essentielle pour être heureux. La fortune devient même dans certains cas un obstacle très grand au bonheur parce qu'elle conduit au désœuvrement qui engendre l'ennui le plus tenace et le plus continu de tous les maux. Pardon de la digression, je rentre dans mon sujet.

Nous jouissons, Messieurs, d'une considération que nous méritons et qui s'allie par conséquent à notre propre estime. À l'armée nos conscrits sont classés parmi les plus braves, notre classe instruite s'est distinguée dans toutes les directions, dans les directions les plus opposées. C'est la Picardie qui a donné le jour à l'aimable Gresset et au profond Calvin. C'est en Picardie que se trouvent les descendants de la famille la plus illustre dont l'histoire fasse mention, de la seule famille qui ait produit quatre grands hommes de suite, de la famille qui compte au nombre de ses ancêtres

l'homme que le grand Napoléon a pris pour modèle, Charlemagne qui a organisé la société Européenne, qui lui a donné une constitution si valide qu'elle a résisté pendant mille ans à tous les assauts des novateurs, superbe édifice démoli par les encyclopédistes et qui ne pourrait être relevé reconstruit et amélioré dans sa construction que par le génie transcendant de l'immortel Napoléon.

Qu'un Picard lise l'histoire ancienne ou l'histoire moderne ; qu'il examine les Vies de Plutarque ou celle du[de] Cornélius François ; qu'il parcoure les palais des Roys, les salons des riches, les assemblées bourgeoises, les veillées vilageoises [villageoises]. Qu'il aille au spectacle, au caffè [café], ou au cabaret ; qu'il se promène sur les foires, dans les carrefours ou sur les places publiques ; qu'il voyage en France en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Pologne ou en Russie, en Asie, en Afrique, en Amérique dans les îles de la société ou à la nouvelle Hollande, il aura satisfaction d'amour propre car dans tous ses rapports avec les vivants ou avec les morts il entendra louer son caractère, il verra qu'on le donne pour modèle partout on dit franc comme un picard. Partout on dit le picard a bon cœur et mauvaise tête ou plutôt ont dit partout les hommes qui ont bon cœur et mauvaise tête sont ceux qu'il vaut mieux avoir pour amis.

Je me trouvais il y a deux ans à St Cloud à l'époque de la foire. J'y vis l'empereur, c'est la seule fois que je l'aye vu de ma vie, il se promena d'abord en calèche son port était majestueux, son attitude calme

sa figure riante et aimable. Il était sans gardes au milieu d'une cohue épouvantable se laissant approcher de tout le monde avec une facilité et une confiance qui m'étonna et m'enchantait un moment après qu'il fut remonté au château il revint dans la foule[foule] en redingote[redingote] grise donnant les bras à l'impératrice vêtue en petite robe de toile [toile]. Je les reconnus et je les suivis l'empereur acheta des mirlitons qu'il marchandait et qu'il obtint à un prix raisonnable il en donna une à l'impératrice, il a donné également à deux personnes qui l'accompagnaient, il en joua il en joua bien, mais l'impératrice en joua mieux que lui. Après avoir fait deux tours de foire il remonta au château et moi je continuai à me promener. Il y avait cette année là une énorme quantité de tireurs [tireurs]de carte. J'ai eu la patience de les passer tous en revue et de me faire dire une bonne aventure par chacun d'eux. Eh bien, Messieurs, tous m'ont dit en me parlant de mon caractère vous êtes vif mais vous êtes bon ; vous vous emportez aisément mais tournez la main vous n'y pensez plus. Ce qu'ils me disaient, Messieurs, ils le disaient à tout le monde. C'est-à-dire ils donnaient à tout le monde le caractère picard. En me résumant Messieurs, je m'oppose de tout mon pouvoir à l'innovation qu'on vous propose et je fonde mon opposition sur le dire d'Hippocrate qui dans ses aphorismes a prononcé [prononcé] cette sentence qui change de nourriture changera de caractère.

Ce n'est, Messieurs, que la partie matérielle de mon opinion que je viens de vous exposer, je vais vous présenter des idées plus intéressantes ; je vais vous entretenir de la partie transcendante de ma pensée ; je vais vous faire le tableau de mon sentir en morale pure. Je vais en un mot me placer au point de vue religieux pour examiner la question.

Le Pommier est un arbre qui a été maudit dans son essence, tout le poison que distillait ce perfide végétal n'était pas contenu dans la pomme qui a perdu votre premier père ; d'après mes recherches je suis certain que c'est le jus de ce fruit qui a causé la confusion des langues dans l'atelier[atelier] travaillant à la tour de Babel. Voici le fait tel qu'il est raconté dans un manuscrit Syriaque que j'ai trouvé dans la bibliothèque de l'abbaye de Corbie. Un mésopotamien nommé Chicaneau (c'est la traduction du nom Syriaque de cet individu comme Hassenfratz est la traduction allemande du nom de Mr Lievre) un [M]ésopotame dis-je qui était de sa nature grand spéculateur, grand accapareur voyant que la fleur de la vigne avait coulé et que la vendange serait mauvaise, imagina d'acheter [acheter] toute la recette de pommes de la [M]ésopotamie il les fit placer dans une gorge formée par deux montagnes élevés il fit barrer la gorge par un mur qu'il fit construire avec une rapidité extraordinaire deux

Ateliers [ateliers] y travaillaient alternativement de manière  
que l'un se reposant pendant le tems [temps] que l'autre  
était en action le travail n'était jamais interrompu  
faisant ensuite rouler sur son tas de pommes  
d'énormes quartiers de rochers du sommet des deux  
montagnes latérales il les écrasa et en exprima le  
jus. Par un trou ménagé au pied de son mur  
il reçut ce jus infernal et le mit en barriques  
qu'il vendit aux vivandières chez lesquelles  
se nourrissaient les ouvriers employés à la construction  
de la célèbre tour de Babel. Ces ouvriers  
n'eurent pas plutôt bu de cette liqueur perfide  
que l'esprit d'insurrection les gagna et que le  
désordre porté à son comble força les architectes  
d'abandonner cette construction qui aurait été  
la plus considérable, la plus mémorable que  
les hommes eussent élevés. Ce sont, Messieurs, deux  
qualités inhérente à la pomme d'être saine  
au corps et mortelle à l'âme. Nos voisins les  
Normands gens de riche taille, de grand  
courage [courage], de bon cœur et de solide jugement  
seraient des hommes parfaits s'ils ne mangeaient  
pas de pomme ; s'ils ne buvaient pas de Cidre ;  
l'usage de ce fruit empoisonné les rend rusés et  
processifs.

Je me sens inspiré, c'est l'esprit saint, c'est  
dieu qui va parler par ma bouche. Depuis que  
les juifs ont crucifié Jésus, Dieu les a maudit



ce sont les Picards qui sont devenus le peuple de Dieu. C'est d'Amiens que Pierre l'Hermite est parti pour prêcher la croisade contre les infidèles. Je possède, Messieurs la bourde de ce fameux pèlerin, les coquilles qu'il portait sur son estomac, j'ai aussi ses sandales, qui pourront encore servir en les faisant ressemeler ; je vais partir pour prêcher une nouvelle croisade, une croisade contre les pommiers, je démontrerai dans mes prédications la nécessité urgente de se réunir pour faire de cet arbre maudit un autodafé général ; je dirai au nom de Dieu que la dernière étincelle de ce feu servira d'aurore au jour pur et serein qui éclairera un nouvel âge d'or. Après ce grand acte de foy [foi] le pêché originel se trouvera complètement effacé, nous serons réhabilité dans la position de notre premier père et la terre entière deviendra un véritable paradis terrestre.

Mais me direz vous les Roys s'opposeront à vos prédications ; il entraveront un projet dont l'exécution leur serait nuisible, dont le résultat serait le renversement de la royauté ou plutôt l'annulation absolue de tout pouvoir politique.

Ce serait un blasphème, Messieurs, que vous préféreriez. Les Roys Européens qui sont les seul véritables roys sont essentiellement pieux puis qu'ils reconnaissent que

c'est par la grâce de Dieu qu'ils sont sur le trône. C'est par résignation à la volonté de grand Être qu'ils veulent bien prendre la peine de nous gouverner. Le bonheur auquel ils aspirent est de même que vous celui de contempler face à face le père éternel. Dixi.

Tout le monde s'est mis à rire, personne n'a répondu, l'assemblée s'est séparée après avoir arrêté de se réunir dans trois mois, tems [temps] que chacun des membres doit employer à prendre des renseignements sur la culture des arbres en plein champ.

Je sais, Monsieur, que vous avès [avez] approfondi cette question rendez moi je vous prie le service de me communiquer le résultat de vos observations.

Quoique notre liaison soit toute récente c'est avec entierre[entière] confiance que je vous demande de me rendre ce service je me propose de vous en demander par une prochaine lettre un beaucoup plus important et je n'ai aucune inquiétude relativement à l'accueil que vous ferez à cette demande. D'où vient me suis-je demandé qu'un sentiment d'aussi fraiche datte ait dans mon âme le caractère de la plus ancienne amitié, en y réfléchissant j'ai trouvé que cela venait de ce que nous nous

sommes proposé le même but dans la vie et que par conséquent notre passé et notre avenir sont communs. Nous sommes à ce qu'il me paraît dans le même cas que deux voyageurs qui après avoir fait long tems [temps] route commune sans s'en être douté, sans s'être vu se rencontrent enfin de prime abord leur intimité se trouve portée au plus haut degré c'est avec une profonde et délicieuse jouissance qu'ils s'entretiennent des risques communs qu'ils ont couru [couru] des difficultés semblables qu'ils ont eu à surmonter leur jouissance est encore bien plus grande quand ils pensent qu'ils pourront s'entraider et partager ensemble leurs plaisirs et leur chagrins pendant le reste de la route.

L'amitié je vous avoue ne me paraît pouvoir être parfaitement solide que dans le cas où elle est une condition c'est-à-dire dans le cas où elle est une réunion d'efforts pour atteindre un but commun je m'arrête, je ne veux pas anticiper sur ce que je projette de vous dire dans ma première lettre.

Mille amitiés

St Simon